

15 Avril 1923.
Mouvement nouveau.

59

II. — ANDRÉ GIDE



ANDRÉ GIDE reste en dehors de la marche de la renommée, en dehors de la montée et du déclin ; il reste un « jeune ». Voilà ce que les jeunes ne pardonnent guère.

Curieux destin : son mérite, certes, ne s'est pas médiocrement ébruité. Aucun lecteur, tant soit peu avisé, ne l'ignore, n'hésite sur sa qualité et à l'étranger, Dieu soit loué, il est en voie de passer Anatole France. A vrai dire, la question de justice ne se pose donc pas.

Mais son œuvre émet une lumière qui ne s'accommode pas de la célébrité d'aujourd'hui. Il demeure, autour de lui, une pénombre qui le cache toujours à demi, qui le protège, le rend indécis, éloignant les grosses flatteries. Son rayonnement est diffus. Il traverse les modes. Elles ne prennent point garde à lui. Seulement, on le retrouve au delà.

Ce n'est pas une raison, cependant, d'être à l'abri de la poussée naturelle des générations, qui, dans les aînés, consentent à découvrir des répondeurs, des parrains, mais pas des égaux.

N'empêche qu'André Gide, depuis vingt ans, tient le carrefour des lettres modernes, commande les routes d'où elles viennent et celles où elles s'engagent. Tel est son caractère original.

A la croisée de plusieurs écoles, de plusieurs penchants, il est d'intelligence avec tous, dans toutes les directions ; il sait, il juge, il prévoit. Certains, arrivant sur lui à bride abattue, ne demanderaient pas mieux que de le dépasser. Ils ne peuvent. Il court devant eux, plus vite qu'eux. Et quand ils se sont dévoyés, il se trouve encore très d'aplomb, en autre compagnie.

La portée de son œuvre dans laquelle l'immobile le dispute à l'instable, le traditionnel à l'imprévu, se peut mesurer fort exactement à l'aide des *Morceaux choisis* que la *Nouvelle Revue française* vient de publier.

Idée très heureuse que celle de ce raccourci grâce auquel on voit s'emboîter les différences et trembler les ressemblances, à travers cent nuances dont peu d'écrivains sont capables à ce point. Si les lettrés qui connaissent bien André Gide y trouveront plaisir, les lecteurs plus étourdis, perplexes à l'apprécier, y trouveront profit. On n'aura plus guère envie, je pense, de le taxer de mollesse ni de dilettantisme en considérant le modèle réduit de la plus surprenante organisation de transition, de tradition, — au sens le plus fluide, le plus actif du mot — que notre époque ait

produite. Que de transmissions délicates ! Merveilleux mécanisme d'intelligence et de création, vraiment !

*
* *

Dans les premiers extraits que contient ce gros petit livre, M. André Gide parle, précisément, de ses origines, étudie sa propre assiette. Il a conscience de son chancellement. Ce fut un peu l'histoire de Renan. Mais il y ajouta du sien.

« Né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager. »

Le voyage. Élément nouveau dans sa formation, élément de salut. En détruisant, le voyage renforce. On gagne en souvenirs souvent déchirants ce qu'on a perdu en possessions souvent languissantes. La gageure de l'exil avive l'attachement au terroir quitté de plein gré. Goût de l'univers, goût de l'inconnu, appétit du petit bien trahi et regretté. C'est une gymnastique perfide et exaltante qui déplie l'âme à l'infini et la replie.

La vacillation de sa destinée, André Gide l'a donc volontairement accrue mais à la manière du danseur de corde qui ne se penche que pour mieux prouver qu'il sait se rattraper.

La sensibilité sédentaire, la sensibilité errante : entre ces deux pôles il joue de subtiles à peu près. Pour cela, il est équilibré par quelque chose de permanent, d'extensible, sans doute, mais dans une règle très stricte : une sensibilité proprement littéraire, source, peut-être, de ses meilleures et plus pénétrantes joies.

« Les extrêmes me touchent », déclare-t-il en exergue de ces *Morceaux choisis*. Oui, mais de par sa jalouse sensibilité littéraire, pleine de pudeur et de précautions, il ne touche jamais les extrêmes, se tenant comme suspendu, sans les atteindre, sans même les désirer, sans, non plus, d'ailleurs, les délaissier. A vol d'oiseau, dans un grand calme, au-dessus des horizons.

*
* *

En sa personne, M. André Gide confirme cette flexibilité solidement lestée.

Avec ses longues moustaches plus tombantes que celles de M. Henri de Régnier, sa face plissée, ses yeux emplis de reflets terriens, il apparut longtemps comme un étrange mélange de paysan normand, de mystique gaulois, sous je ne sais quelle fugitive empreinte asiatique.

Il coupa ses moustaches ; il vieillit. L'empreinte asiatique se grava. Les yeux normands eurent de drôles d'éclipses chatoyantes dans les rides. D'autre part, à la venue de la calvitie, le front

bomba à l'antique, fit une belle bosse ronde romaine. Justement, ce fut l'époque où il écrivit les *Caves du Vatican*.

Sa vie, son abord, ne furent pas moins compliqués et mobiles. Homme de la terre, et s'y connaissant, pépiniériste, ainsi qu'il l'a démontré à M. Maurras. Mais à Paris, que de science dans la modulation des passe-temps, des amitiés, des accueils, que d'indéchiffrables lointains sur le visage et dans les paroles ! Il déguste les réticences, auprès de donations magnifiquement vierges, auprès d'élangs presque ingénus. Orages d'enthousiasme, orages de froideur.

En voyage, il suit d'impatientes entreprises, il est en proie à des curiosités presque clandestines ; puis, soudain, des arrêts étonnés, une sorte de décontenancement mélancolique et un balbutiement de pèlerin timide qui, comme un enfant, va pleurer devant l'effrayante splendeur des délices inexplorees.

Hôte docile, visiteur inquiet et distant, dont le cœur lourd de préceptes, avide de « prétextes », atterrit à d'autres mœurs avec une dévotion effarouchée, que tourmentent tour à tour l'abnégation et l'orgueil de soi-même, sous les plus tendres, les plus prudentes couleurs du style.

* * *

Ceux avec qui André Gide commença d'écrire étaient fort cultivés dans les langues mortes et vivantes. Férés d'érudition, d'exégèse, de sémantique, fils d'un grand âge de science, nés et élevés au milieu de l'épanouissement de l'esprit critique, aimant les travaux documentés, ils se plaisaient à appuyer l'essor de l'imagination sur de fermes ressorts soit historiques, soit légendaires. L'ésotérisme aussi était de vogue, moins sous une forme abstraite et en lui-même qu'en ses sources poétiques. L'Inde, la Perse, la Chine superposaient leurs difficiles enchantements à ceux de la Grèce et de Rome, à ceux de la France. Excellents hellénistes et latinistes, les débutants de cette génération littéraire s'aventuraient à travers les arcanes de l'Asie. Ils y étaient encouragés par celui qui fut le premier à les grouper et les éditer, l'exquis savant Edmond Bailly, fondateur de *L'Art Indépendant*, ingratement oublié.

M. André Gide eut cette éducation, ces goûts. Il y fut très expert. Il les a gardés. Le plaisir de la librairie, des recherches, des confrontations de textes ne l'a pas abandonné.

Mais, en même temps, il participa au mouvement d'évasion, à l'admirable vœu de liberté auquel on associe le nom de : symbolisme. Evasion, libération que chacun, hors de tout système, réalisa de son mieux, selon ses inclinations et sa vigueur. Un grand

nombre demeurèrent asservis à des sujets anciens, à une prédilection hiératique, se contentant d'y appliquer l'ornement d'associations et de cadences verbales inusitées.

André Gide, le voyageur, devait prendre plus de champ.

Ingénieux, malicieux voyageur, il laissa derrière lui bien des temples, mais déconcerta bien des voyageurs. Tandis qu'ils l'attendaient à des relais pittoresques, le bourdon à la main, il se livrait à des explorations morales en son propre pays et leur offrait, au lieu de peintures, des méditations.

Aussi, beaucoup croient avoir tout dit de lui, quand, par rancune de ces surprises, ils en ont à son « protestantisme ». Ne se rendent-ils pas compte à quel point son protestantisme est, lui-même, vagabond ? Je défie qu'on puisse le saisir tout entier et tout seul, le long de cette œuvre abondante en caprices. Il se montre constamment ; constamment il se dérobe ou se déguise. Tantôt avec la sévérité littéraire, tantôt avec le fatalisme philosophique, ou encore avec des retours de sensualité intérieure, il se confond. Il n'a aucune orthodoxie.

Tant qu'à essayer de délimiter un dogmatisme chez M. André Gide, alors, qu'on ne lui en attribue pas un seul ! Il en suit au moins trois : la tradition gréco-latine, l'esprit biblique, l'esprit mythique. Le premier sert à l'architecture et au style de ses ouvrages, le second à ses investigations psychologiques, le troisième à ses conceptions imaginaires. Au besoin, on peut prétendre à chacun d'eux assujettir telle ou telle œuvre : *Philoctète* ou *Ajax*, par exemple, au classicisme gréco-latin ; le *Retour de l'Enfant Prodigue*, la *Porte étroite*, à l'esprit biblique ; le *Voyage d'Uriel*, à l'esprit de mythe et de légende. M. André Gide sera sur les tables des écoles, un jour, c'est certain. Il est déjà en cachette, dessous. Fasse la finesse des temps futurs, que les professeurs, amis des « catégories », ne succombent pas à d'aussi roides préventions !

Car, une fois dressé ce bel étalage avec ses étiquettes, non, décidément, c'est vain ! Ne le montrez pas protestant, les protestants vont protester, ni davantage classique, ni davantage autre chose. Les ombrageux gardiens de formules le répudieraient.

A des doses que l'analyse discerne mal, les influences, les ascendances se distillent les unes dans les autres. Une porosité particulière favorise des pénétrations combinées qui font de chaque œuvre sous son air stylisé, et de chaque page en chaque œuvre, un composé toujours problématique, aux yeux de qui aime les solutions. Côte à côte des impressions livresques, éclatent de spontanées résonances totalement affranchies.

Dès les premiers ouvrages, dès les *Cahiers d'André Walter*, et le *Voyage d'Urien*, il en fut ainsi. D'elle-même, la tradition s'évide ; d'elle-même, l'invention se discipline. Ce sont des mouvements naturels. Ce sont de continuel échanges et, à profusion, d'imperceptibles empiètements qui, aussitôt, modifient l'aspect, la répercussion.

Plutôt que de s'attarder à un cloisonnement de cette œuvre multiple, mieux vaut donc la regarder en son élasticité jamais à court, en son indivisible compréhension.

Elle a porté à la pleine maturité, la « libération respectueuse » qui est un des traits prédominants de l'esprit européen occidental, spécialement l'apanage de l'art français, lorsqu'il a fini, d'époque en époque, de puiser fiévreusement au dehors et se préoccupe de faire son miel.

On peut se tourner en tous sens, dans l'œuvre d'André Gide : on s'y trouve en familiarité avec les plus succulentes réalisations passées, sans, pour cela, qu'il puisse être accusé de parodie et elle donne ouverture concurrentement aux plus chères audaces par lesquelles secouer l'accoutumance, et dépouiller le fatras.

Démoniaque, a dit récemment de lui, dans une vue de dénigrement catholique, M. Henri Massis. Je dirai même : anarchiste, au sens le plus haut, le plus nietzchéen. Il corrompt toute sécurité. Une dévotion de France ou d'Angleterre peut se croire permis de lire, dans la paix de sa conviction, la *Symphonie Pastorale*, *Isabelle*, la *Porte Étroite*, le *Retour de l'Enfant Prodigue* ; un lettré de bibliothèque ne se figure point perdre sa quiétude devant *Philoctète*, *Saül*, le *Prométhée mal enchaîné*...

Mais *Paludes*, les *Nourritures terrestres*, mais les *Caves du Vatican*, mais l'*Immoraliste* !

Il ne s'agit plus là d'éclairs, d'étincelles éparses. Personne ne s'y peut tromper. Les moqueurs, les fantasques, les éleveurs d'objections et de paradoxes, ceux qui s'efforcent de démonétiser les valeurs et de changer les cadres, ne sont-ils pas satisfaits ? Avouent-ils qu'ils ont bu ces breuvages et que la griserie de la révolte les a pris au bord de ces coupes ? Moi, je l'avoue. Il est vrai que je ne suis plus un « jeune ».

La divergence, sans doute, vient de ce qu'ils font un grand bris de mots et de phrases, au lieu qu'André Gide n'en désarticule aucune, n'en dénature aucun et n'est guère partisan de néologismes.

Il n'en est pas moins à l'entrée des chemins où se pressent, à présent, les abstraits jongleurs. Et les plus entraînants exemples d'indépendance sont venus de lui.

André Gide a dû sourire, ces dernières années, lorsqu'avec

acrimonie, on lui reprochait de courtiser, de peur de perdre crédit, toutes les écoles survenantes. N'avait-il pas toutes raisons, parbleu, de se reconnaître en elles et d'en revendiquer le patronage qu'elles s'empressaient, d'ailleurs, d'esquiver ? *Paludes* et les *Nourritures terrestres*, *l'Immoraliste* et les *Caves du Vatican* sont au seuil de bien des nouveautés, et même de bien des folies !

* * *

Au cas où l'on conserverait un doute, il y a les confidences d'André Gide, ce qu'il appelle ses « Prétextes ». C'est plus que des articles et moins. Ce sont les déclarations de quelqu'un qui a tant d'amour qu'il lui est difficile de se déclarer. Elles font à souhait connaître l'ouvrier de cette œuvre attachée à tous les coins de l'inspiration moderne, en couvrant une vaste surface, avec la nonchalance tendue et vibrante d'un velum. Il ne cache rien de lui-même. L'évidence de discordances impérieusement harmonieuses, de piétés incorruptibles et d'infatigables angoisses, se dégage de ces opinions légères, écrites, la plupart, avec une mine sévère, à une jeune femme indolente. Quel entêtement à persuader et quelle désinvolture ! Que d'assurance, que de sérieux, que de probité avec de terribles haussements d'épaules mais si discrets, malgré leur brutalité !

A l'ombre de ce velum abritant le carrefour qui recueille et repose les ombres, qui a servi de rendez-vous aux partants de plus d'un quart de siècle, André Gide a creusé, pour nos soifs, de frais puits profonds. Il a sondé le sol où sont les attardés, où les âmes obéissantes et religieuses s'affligent et se consolent, et sur ce même sol il a fait passer les cinglantes bourrasques du voyage. Grâce à sa minutie, à sa science, à sa sérénité d'écrivain, il est allé sans précipitation jusqu'au fond, et en a fait jaillir les plus précieuses sources de sincérité dormante.

Et puis, quelle école d'atténuation ! De mordantes épices dévorent ces livres pleins de douceur. La fugacité civilisée y a trouvé une poignante expression. Cela suscite, malgré des arêtes et des blessures, une magnanimité qui rend le cœur aussi hospitalier aux hommes qu'aux pays et fait comprendre toutes les imperfections. Rappelez-vous les pages sur Wilde, sur Dostoïevsky et lisez la conversation avec un Allemand ! Vous en avez une partie sous la main, dans ce Gide de poche, dans ce guide d'un homme moderne.

Il ne suffit pas d'impulsions en art, en morale, en politique ; il ne suffit pas des sens pour jouir pleinement du monde et pleinement l'exprimer ; il ne suffit pas du cœur pour pleinement l'aimer.

Voilà où s'apprend, pour l'achèvement du moindre frisson l'appoint de l'intelligence.

HENRI HERTZ.